

Entretien avec Edgar Morin

Por Fabrizio Li Vigni, Jean Foyer y Christophe Bonneuil

En la entrevista se realiza un repaso de la trayectoria y el presente de Edgar Morin quién a sus 92 años es un referente importante en el pensamiento global.

Fabrizio Li Vigni (FL) : *On peut considérer Introduction à une politique de l'homme, Commune en France et La rumeur d'Orléans comme des livres charnière entre votre première période sociologique et celle dédiée à la complexité ?*

Jean Foyer (JF) : *Comment s'est faite cette évolution, ce basculement au-delà des sciences sociales ?*

Edgar Morin (EM) : À la fin années 40, j'ai écrit un livre, *L'homme et la mort*, qui est paru en 1951. Dans ce livre, non seulement j'avais déjà balayé différentes sciences humaines et sociales, notamment l'histoire, la religion, la préhistoire, pour voir les différentes conceptions de l'homme devant la mort, mais j'avais été aussi obligé d'interroger la biologie, qui à l'époque du reste n'avait pas encore fait cette révolution de la découverte de l'ADN, mais où l'on pouvait trouver des idées intéressantes sur la mort. Donc, bien que le mot de complexité ne me soit venu que beaucoup plus tard, je pense que *L'homme et la mort* correspond déjà à une démarche liée à l'idée de complexité. Pourquoi ? Parce que tout d'abord, j'ai dû

relier des domaines complètement séparés. Ensuite, parce que je me suis heurté à des contradictions logiques comme celle des réactions humaines face à la mort. D'une part, les hommes ont la mort en horreur et, d'une autre part, ils sont capables de donner leur vie pour une cause, un idéal.

Un autre paradoxe est que, dès la préhistoire, on trouve la conscience de la mort comme décomposition du cadavre, comme quelque chose d'irréversible pour le corps, mais en même temps cette conscience est dépassée par l'idée que le double, le spectre, va avoir une vie après la mort. On est face à une conscience réaliste de la mort, inséparable d'une conscience mythologique de la mort.

Ce que j'ai surtout appris de ce travail est la nécessité d'introduire dans la complexité le facteur imaginaire et mythologique. Puisque je me disais marxiste, la réalité était avant tout définie par les rapports de production, le matérialisme, la technique, l'économie, et tout ce qui était imaginaire était une superstructure seconde. Mais pour moi, cela est alors devenu aussi important que le reste. Après, je peux dire qu'aussi bien

Les stars, L'homme imaginaire et d'autres travaux sont déjà liés à la complexité au sens où ils relient des éléments séparés et où ils essaient de comprendre des phénomènes apparemment paradoxaux. Par exemple, comment se fait-il que les stars, qui sont des êtres mortels, suscitent un début de religion ?

Finalement, mon basculement arrive après mon séjour à l'Institut Salk en Californie en 1969-1970, où j'ai non seulement réfléchi à la révolution biologique, parce que j'étais très lié à Jacques Monod et à d'autres personnes qui l'ont importé en France, mais où j'ai aussi découvert la théorie des systèmes. Déjà j'avais commencé à découvrir l'intérêt de la cybernétique à Paris au « Groupe des Dix ¹ ». C'est vraiment là où se passe une transformation épistémique, ou épistémologique, dans ma pensée, et je découvre que la complexité est le défi, le problème.

FL : *Comment apparaît le mot complexité ?*

EM : Ashby définit la complexité comme le degré de variété d'un système. Chez lui ce mot était déjà assez intéressant, parce qu'il définissait l'unité du système et la diversité des composants. Le mot a commencé à apparaître dans ce bouillon de cultures qui était la cybernétique et la systémique, en France chez Henri Atlan. Moi je l'ai pris, j'ai essayé de le développer, j'ai essayé de montrer que le système et l'organisation relèvent d'une pensée complexe. Quand j'ai

commencé à rédiger *La méthode*, c'était une méthode pour répondre aux défis de la complexité. En cours de route cela s'est transformé en une méthode pour trouver les moyens d'une connaissance complexe, et, dernière étape, je me suis rendu compte de la nécessité d'une pensée complexe.

FL : *Qui vous a mis en relation avec Jonas Salk ?*

EM : C'était à la fois Jacques Monod, qui était un *fellow* de l'institut, et John Hunt, un américain qui vivait à Paris et qui était devenu administrateur exécutif du centre. Il était marié avec une femme qui était une amie à moi, et il est devenu un ami aussi. Quand Salk dit, je voudrais quelqu'un des sciences humaines pour réfléchir sur la biologie, Monod et Hunt ont proposé mon nom. Et Salk, qui ne me connaissait pas, m'a admis et c'est comme ça que j'ai été invité pour une année.

FL : *Comment et où êtes-vous devenu ami de Monod ?*

EM : Je ne l'ai pas connu pendant la Résistance – car il a fait la Résistance comme moi –, mais je l'ai connu peu après la libération, chez une amie commune. A la fin des années 40 et 50, chacun de nous s'était détaché du parti communiste, ce qui constituait une première affinité. La deuxième affinité, c'est qu'il était quelqu'un dont j'aimais la multi-dimensionnalité. En fait il était un homme de la Renaissance.

¹ Le Groupe des Dix a été un groupe informel d'intellectuels, scientifiques et politiques, actif à Paris entre 1969 et 1976. Un livre en particulier en retrace l'histoire : *Le Groupe des Dix* de Brigitte Chamak, Editions du Rocher, Monaco, 1997.

La différence, c'est qu'il avait compartimenté les choses mais il était biologiste, bien entendu, mais également très musicien. Il était écrivain aussi (il a fait des pièces de théâtre), il était un grand amoureux, il était un grand vivant, bref, il était une personnalité très riche.

JF : *Vous avez commencé vos lectures en biologie au moment de L'homme et la mort mais les aviez vous poursuivies avant le Salk ?*

EM : J'ai continué ces lectures dans le cadre de la revue *Arguments*, de 1956 à 1962, qui était une revue où on s'interrogeait aussi sur les sciences. Si aucun numéro n'a été directement consacré à la biologie, certains y touchaient indirectement. Par exemple, il y a eu un article, ainsi qu'un livre, de (Georges) Lapassade sur (Louis) Bolk. Bolk est le biologiste qui a avancé la thèse selon laquelle l'homme est un singe inachevé, c'est-à-dire que la spécificité de l'homme est d'avoir gardé des caractères infantiles de l'espèce.

Cela pour dire que je puisais pas mal de notions au cours de mes lectures, mais c'est surtout à l'Institut Salk que je me suis refaite une culture. Non seulement j'avais lu le manuscrit du livre de mon ami Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, mais au Salk il y avait aussi beaucoup de chercheurs très intéressants, comme Leslie Orgel, qui proposait une théorie sur la mort. Dans un premier temps, je voulais faire un travail sur les liens entre sociologie et biologie, car j'ai toujours été convaincu de la nécessité de relier les deux cultures.

Cette conviction a été suggérée en moi par une phrase de Marx que j'avais lu dans ma jeunesse, phrase qui disait que les sciences de la nature engloberont les sciences de l'homme, et les sciences de l'homme engloberont les sciences de la nature, dans un double embrassement.

Ma façon de penser a toujours trouvé étonnante cette disjonction totale entre ce qu'on appelle les sciences humaines et les sciences de la vie, qu'on oublie la dimension biologique, qu'on étudie l'esprit sans connaître le cerveau.

Bien entendu, après l'Institut Salk, à Paris j'ai co-organisé avec Massimo Piattelli-Palmarini un grand colloque qui s'intitulait *L'unité de l'homme*, pour réunir des biologistes et des gens des sciences humaines. J'ai fait une communication qui est devenue *Le paradigme perdu*, livre dans lequel je montre l'inséparabilité de l'humain biologique et de l'humain culturel.

Au moment de ce colloque qui a eu lieu en 1972, j'ai pris connaissance des progrès très importants qui s'étaient faits dans plusieurs sciences, mais qui étaient restés compartimentés. Par exemple, les travaux de Jane Goodall montraient la complexité des sociétés de chimpanzés. Les Gardner (Allen et Beatrice), qu'on a invité au colloque, ont fait parler un jeune chimpanzé le langage des sourds-muets. Bref, tout ce qui montrait que le fossé entre l'animal et l'homme n'était pas si énorme était intéressant pour nous. Et puis on s'intéressait également à la préhistoire, parce que c'est aussi en 1960 que (Louis) Leakey découvre

un ancêtre ². Jusqu'à ce moment-là, on pensait que Homo sapiens surgissait brusquement, mais on découvre alors de plus en plus une très longue préhistoire de l'humain. Une des dernières choses a été la découverte par (Michel) Brunet de bipèdes de sept millions d'années à Toumaï.

Dans *Le paradigme perdu*, j'ai pu intégrer ces éléments de connaissance, mon travail essentiel était de relier les connaissances séparées et, bien entendu, d'avoir une conception un minimum complexe, que j'ai appelé dialogique, pour pouvoir poursuivre cette tâche.

FL : *Quelles sont les influences les plus importantes pour La méthode ?*

EM : Les deux influences les plus importantes sont celles d'Henri Atlan et Heinz von Foerster, que du reste j'avais invité au Centre Royaumont ³. Il y a eu une multiplicité d'influences, mais au noyau ce sont ces idées, notamment celle de von Foerster de « self-organisation », et ses différentes communications sur la connaissance, qui m'ont le plus marqué. Moi, j'étais dans le Salk, mais les connaissances les plus importantes venaient du dehors du Salk. Je ne parle pas du rapport qui était déjà lointain avec Marcuse, qui se trouvait à San Diego et avec qui j'ai repris une relation amicale. Je parle

du fait que par exemple la lecture du livre, *General System Theory* (de Ludwig von Bertalanffy), n'était pas interdite, comme celle de Bateson. Le Salk était un lieu merveilleux où je pouvais lire, travailler, réfléchir, en prenant la culture du Salk, mais pas seulement cela.

FL : *Vous avez connu Bateson en personne ?*

EM : Non, je ne l'ai pas connu personnellement, mais j'ai connu des batesoniens au Salk Institute.

Christophe Bonneuil (CB) : *Dans les années 70-80, quels liens aviez-vous avec Francisco Varela et Humberto Maturana ?*

EM : Maturana je l'ai connu par von Foerster à Cuernavaca, où Ivan Illich avait son CIDOC⁴. Et après j'ai connu Varela en France. On peut dire que leurs travaux et les miens sont des choses cousines, la seule différence est que dans l'autopoïésis il y a le concept de fermeture, que j'aimais, mais pour ma façon de penser je dis que l'être vivant, ou l'auto-organisation, est à la fois ouvert et fermé : ouvert sur l'environnement, mais fermé parce qu'autrement il se dissout. La membrane est une frontière qui, comme toute frontière, interdit et permet la communication. Varela avait en plus une philosophie bouddhiste intéressante en contre-point. Ils

² Il s'agit de Homo habilis, découvert en 1964.

³ Siège du colloque, L'unité de l'homme.

⁴ Centro Intercultural de Documentación, fondé en 1966. Pour plus d'information : [tp://fr.wikipedia.org/wiki/Centro_Intercultural_de_Documentaci%C3%B3n](http://fr.wikipedia.org/wiki/Centro_Intercultural_de_Documentaci%C3%B3n).

étaient intéressants, les deux, mais ils sont venus un peu tard pour m'influencer.

FL : *Qui ont été les personnes les plus réceptives à votre travail sur la complexité en France, avec qui dialoguez-vous le plus sur ces notions, et quels sont leurs textes les plus importants en France ?*

EM : Il y a eu Henri Atlan, dont je vous ai parlé, et avec qui on a divergé sur pas mal de problèmes, mais qui a eu une influence forte sur ma pensée. Et Jean-Louis Le Moigne, parce qu'il publiait la même année que le premier volume de *La méthode* sa *Théorie du système général*.

Avec lui on s'est influencés très fortement. Il est un compagnon de pensée et de vie très important pour moi.

FL : *En quoi le Groupe de Dix⁵ vous a influencé ?*

EM : Le Groupe était animé par le docteur Jacques Robin, il était aussi un homme convaincu que la réalité humaine est à la fois biologique et metabiologique. Ce groupe à l'origine avait une finalité un peu naïve : il voulait que la politique devienne scientifique.

Au cours de nos réunions, j'ai un peu contribué à nous débarrasser de cette idée un peu trop mécaniste, puisque la politique reste un art qui peut se fonder

sur des connaissances scientifiques, mais c'est tout.

Dans ce groupe, il y a eu pour moi une influence importante, c'était le docteur (Jacques) Sauvan, un cybernéticien. Jusqu'à ce moment-là, pour moi, la cybernétique était une façon de mécaniser la connaissance, et j'ai compris que c'était l'inverse. Parce que le feedback négatif et le feedback positif, comme la rétroaction, étaient des idées très intéressantes et portaient en elles l'idée d'autonomie. Aussi (Henri) Laborit était un scientifique très intéressant. Ceux-ci étaient les esprits les plus percutants, à mon avis, de ce Groupe.

FL : *Sur Wikipédia.fr on lit, du moins jusqu'à la date d'aujourd'hui, que « la pensée complexe est un concept philosophique crée par Henri Laborit [...] et introduit par Edgar Morin ».*

EM : Je n'ai pas l'impression... Mais je crois que je suis arrivé tardivement à l'idée de pensée complexe. L'expression est apparue explicitement en 1982 en *Science avec Conscience* et puis plus systématiquement avec le livre *Introduction à la pensée complexe* ⁶. J'y suis arrivé à travers les expressions de « défi de la complexité », « méthode de la complexité » et « connaissance complexe ».

⁵ Voir la note numéro 1.

⁶ Publié en 1990.

FL : *Considérez-vous que le CESTA ⁷ peut être considérée comme une dérive technocratique de certains membres du Groupe des Dix ?*

EM : Ce qui s'est passé, c'est que peut-être à cette époque-là il y avait déjà des débuts d'une dualité qui s'est affirmée par la suite : la différence entre la théorie des systèmes complexes, et la pensée complexe. Pourquoi ? La théorie des systèmes complexes, se fondant sur l'Institut de Palo Alto, n'a à mon avis pas opéré la révolution épistémique nécessaire. Elle se fonde sur la théorie du chaos, sur un certain nombre d'éléments qui ont introduit l'incertitude, elle essaie de comprendre des processus non-linéaires, des phénomènes d'interaction et de rétroaction, mais elle s'occupe d'objets eux-mêmes assez cloisonnés.

Les scientifiques de ce champ font des choses intéressantes, mais l'idée naïve qui les inspire au départ est qu'il existe des lois de la complexité. A mon avis il n'y a pas de lois, il y a des principes de connaissance complexe. Ils rejettent comme bavardage ma façon de penser, alors que j'intègre leurs recherches comme outils. Mais il existe un fossé de compréhension. Il y a des gens très intéressants, comme (Paul) Bourguin, qui s'occupe des systèmes complexes. J'ai des rapports cordiaux avec lui, mais on est dans deux univers mentaux différents. Ce que je pense, c'est qu'ils n'ont pas opéré le changement

épistémique, la réflexion sur les postures de la connaissance, sur les paradigmes.

C'est une demi-révolution. Epistémiquement, ils restent dans le cadre de la science classique, mais évidemment avec l'introduction de l'aléa, de l'incertitude.

C'est intéressant tout ce qu'ils ont fait, puisqu'ils ont montré que le chaos est partout, même dans des domaines qui semblaient obéir à des déterminismes extrêmement strictes, quasi-mécaniques – comme la rotation de la terre autour du soleil, qui a varié depuis plusieurs centaines de millions d'années et continue à varier.

Mais moi je n'entends pas le chaos de la même façon. J'ai pris le chaos plutôt dans son sens grec, originel, c'est-à-dire cette sorte d'union indissoluble d'où vont sortir ordre-désordre-organisation. Il ne représente pas pour moi seulement l'incertitude par rapport au déterminisme, comme dans la théorie du chaos.

FL : *C'est la différence entre complexité restreinte et complexité générale...*

EM : Voilà. J'ai développé tout cela dans un texte ⁸.

FL : *Ces critiques valent aussi pour le Santa Fe Institute...*

EM : Oui, en gros...

⁷ Centre d'Etudes des Systèmes et des Technologies Avancées, fondé par certains membres du Groupe des Dix en 1982 et fermé en 1988.

⁸ Celui-ci : Morin, E. (2005). Complexité restreinte, complexité générale. Colloque « Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique », Cerisy-la-Salle. Consulté le 15/04/12 : <http://www.learndev.org/dl/BtSM2007/EdgarMorin-FR.pdf>.

JF : Vous avez eu des oppositions assez fortes en France, mais peut-être pas sur les idées, avec Michel Serres, Bruno Latour, Pierre Bourdieu, et Serres était pourtant dans le Groupe des Dix...

EM : Il s'est trouvé que j'ai fait de l'ombre sans le vouloir à Michel Serres, qui d'ailleurs m'a été très utile, puisque j'ai cité surtout ses travaux de la série Hermès. Il y a même des formules que j'ai citées, mais bon. Serres a nourri pour moi une grande antipathie intellectuelle, tout en maintenant apparemment des rapports cordiaux. Il répétait à tout le monde que je ne connaissais rien aux sciences, alors qu'en biologie je pense que je connais un peu plus que lui. Il répétait que je n'ai rien compris à la théorie de l'information. Bref, Serres a eu une attitude très négative envers moi, bien que je lui avais envoyé un premier manuscrit du volume de *La méthode* et qu'il m'avait fait des compliments pour la forme.

Il est devenu un peu trop académique maintenant, mais je trouve que son style est précieux, je n'ai en fait que quelques petites critiques superficielles sur lui. La seule critique importante que je lui adresse est que son dédain à mon égard est pour le moins exagéré.

JF : Et avec Bourdieu et Latour, il y a eu des animosités d'ordre personnelle et institutionnelle, peut-être avec des

concurrences intellectuelles ? Est-ce que vous sentez qu'il n'y a jamais eu des vrais débats d'idées sur votre pensée ?

EM : Malheureusement il n'y a pas eu des débats d'idées. Bourdieu m'a condamné, a condamné *L'Esprit du temps*⁹, en m'attribuant des idées dans lesquelles je ne me suis pas reconnu. Mais je crois que Bourdieu était une personnalité autoritaire. Beaucoup de gens lui faisaient de l'ombre, comme Touraine... D'un côté je lui ressemblais trop, et d'un autre côté j'étais le contraire de ce qu'il est. Je lui ressemblais trop par le fait qu'il s'est aussi intéressé à des domaines très variés.

On était le contraire parce que sa pensée était quand-même très déterministe. Il détestait, dans *L'Esprit du temps*, l'idée que je développais à partir de la question suivante : Comment se fait-il que Charlot, Charlie Chaplin, qui est un produit typique de la culture anglo-américaine, est-il si populaire dans le monde entier ? En réponse, j'avais l'idée qu'il y avait des goûts culturels universels.

Déjà Marx demandait, comment se fait-il qu'on puisse lire aujourd'hui Shakespeare, Sophocle ? Pourquoi Edith Piaf n'est pas seulement aimée par un public populaire, mais aussi par des intellectuelles ? Il y avait dans mon texte cette sorte de vision qui combinait la sociologie avec le côté anthropologique, alors que la pensée de

⁹ Morin se réfère à un article, dont la référence est la suivante : Bourdieu, P. & Passeron, J.-C. (1963). « Sociologues des mythologies et mythologies de sociologues », *Les Temps Modernes*, 24, décembre, p. 998-1021.

Bourdieu est anti-anthropologique. En plus, comme je le disais, il était un personnage très autoritaire. Moi, j'aurai bien aimé discuter avec lui. C'est lui qui m'a exclu. Par exemple, une fois un éditeur américain voulait traduire un des mes livres et, comme Bourdieu était un des sociologues connus, il lui demanda ce qu'il en pensait. Bourdieu lui écrivit, il y a cent sociologues à traduire en France avant Edgar Morin. Il a tout fait pour me démolir. Finalement il ne m'a pas tué.

En ce qui concerne Bruno Latour, c'est beaucoup plus louche et inquiétant, parce que Latour – je l'ai su par Jean-Jacques Salomon, qui est un philosophe des sciences – avait été poussé par Michel Serres pour me démolir dans sa petite revue qui s'appellait *Pandore*. Ainsi, quand j'ai écrit *Pour sortir du XX siècle*, Latour écrivit « Edgar Morin veut nous faire sortir du XX siècle en reculant ». Je ne sais même s'il m'avait lu. Moi, j'ai répondu dans la revue en vers. Et puis j'ai perdu de vue Latour.

Je l'ai rencontré au hasard lors d'une habilitation de HDR il y a deux ou trois ans, c'était celle de Éric Macé. Ce jeune sociologue a réhabilité mon livre, *L'Esprit du temps*, qui avait été maudit par l'ukase de Bourdieu¹⁰. Au cours de cet HDR où j'étais présent,

(François) de Singly dit une chose significative, je n'avais pas lu *L'Esprit du temps*, mais maintenant je l'ai lu et c'est vraiment un livre formidable. Latour intervint alors et dit, on est ici pour l'habilitation de Macé et pas pour celle d'Edgar Morin.

Je dis, non, mais c'est quand-même ma réhabilitation¹¹. Pendant la pause, je suis allé trouver Latour et je lui ai demandé pourquoi il m'avait attaqué. Il m'a répondu avoir tout oublié. Vous savez, je n'ai pas attaqué, je n'ai pas critiqué. J'ai été critiqué, j'aurai bien voulu avoir des débats, mais je n'en ai jamais eu.

CB : *Peut-être que les sociologues bourdieusiens, dans les années 70, voient en vous, du fait de votre réception de Jacob et Monod, ainsi que de la cybernétique, quelqu'un qui biologisait le social ?*

EM : Oui, il y en a eu qui ont pensé que je réduisais le social au biologique. Comme ils ne m'avaient pas lu, il était normal pour eux que je sois réductionniste comme ils l'étaient, alors que le propre de ma pensée est d'être antiréductionniste. Ils ont également dit qu'en étant systémiste, je réduisais tout au système, ou bien encore que je voulais faire une encyclopédie hégélienne, alors que ce n'est pas possible.

¹⁰ Cette réhabilitation a été faite dans un article, dont la référence est la suivante : Macé, E. (2001). « Eléments d'une sociologie contemporaine de la culture de masse. A partir d'une relecture de *L'Esprit du temps* d'Edgar Morin », *Hermès*, n°31, p. 235-257.

¹¹ De Singly et Latour étaient membres du jury, alors que Morin, comme son ami Alain Touraine, avaient été invités par Eric Macé et se trouvaient dans la salle parmi le public. C'est de là que Morin est intervenu. De Singly fit ce commentaire, puisqu'il avait lu l'article de Macé sur la revue *Hermès*, où précisément le jeune sociologue réhabilitait le livre de Morin en question. (Je remercie Eric Macé lui-même pour ces intégrations au récit de Morin).

Bref, ils appliquaient le déterminisme obtus de l'ancienne physique, qui était morte déjà, dans les sciences sociales. Moi, je pense que c'est tout à fait normal d'être incompris. Être compris du premier coup serait inquiétant, je crois (*il rit*).

JF : *Regrettez-vous un manque de débat sur votre pensée en général ?*

EM : Il y en eu. Mes compagnons de route étaient Claude Lefort et Cornelius Castoriadis. On a beaucoup débattu dans les années 60, notamment dans un cercle qui s'appelait CREP ¹², puis on était ensemble en mai 68. C'est vrai que pendant l'époque structuraliste, nous étions tout à fait marginaux. Moi, j'étais un peu plus connu parce que j'avais fait *L'Esprit du temps* et d'autres choses encore. Mais même après, quand il n'y a plus cette dogmatique dans laquelle l'homme n'existe pas, le sujet n'existe pas, l'auteur n'existe pas, on n'a jamais été l'objet d'une attention forte ni dans le milieu des sociologues, ni dans le milieu des politologues, ni dans le milieu des philosophes. Voilà. Mais avec Lefort et Castoriadis j'ai beaucoup de choses en commun, c'est sûr.

FL : *Dans une interview très intéressante publié sur Internet ¹³, vous vous définissez comme co-constructiviste. Pouvez-vous nous expliquer votre relation avec le constructivisme ?*

EM : Dans le constructivisme, le monde est le

produit de notre représentation, de notre activité cérébrale. Je suis co-constructiviste parce que je pense que le monde extérieur collabore à notre représentation. Ce que je retiens de la thèse kantienne, comme de ce qu'on apprend sur le cerveau, est que la perception est une traduction et une reconstruction.

Cela je l'ai aussi appris de von Foerster, qui est un grand constructiviste. Donc je suis d'accord sur le fait de considérer que notre connaissance est notre application sur le monde extérieur.

Mais le constructivisme dit qu'on ne peut rien dire du monde extérieur. Je crois qu'il y a cette réélaboration, mais aussi que le cerveau, qui permet la représentation, la perception et la connaissance, lui-même est le produit d'une genèse et d'une évolution, à travers les mammifères, les primates etc., où le monde extérieur a joué son rôle. C'est pour cela que je suis co-constructiviste, et je dirais même peut-être éco-constructiviste.

FL : *Mais en France le ministre de l'Education Claude Allègre, sous Chirac en 1997-2000, vous a quand-même appelé pour être conseiller...*

EM : Oui, mais il m'a appelé pourquoi ? Je n'ai jamais compris. Une fois qu'il m'a appelé, il m'a mis à la tête d'un comité absolument hétéroclite, où il s'agissait de réformer de son cabinet, (Didier) Dacunha-Castelle, qui était un mathématicien,

¹² Centre de Recherche et d'Études Politiques, groupe actif entre 1963 et 1965 où Morin, Lefort et Castoriadis essayaient dépasser Marx en l'intégrant dans une perspective plus vaste.

¹³ Disponible ici : http://www.nonfiction.fr/article-960-entretien_avec_edgar_morin__2__science_et_philosophie.htm.

j'ai pu organiser des journées thématiques pour montrer qu'on peut relier les connaissances. Il y a un livre, *Relier les connaissances*, qui résume ces journées où je montrais qu'en partant du cosmos, on arrive à la Terre, on arrive à la vie.

Mais ces journées ont été vraiment boycottées à l'époque, parce que beaucoup d'enseignants de secondaire et leurs syndicats pensaient que j'étais un instrument d'Allègre, et d'autres pensaient qu'Allègre était mon instrument. De toutes les recommandations que j'ai faites à Allègre, aucune n'a été retenue. Mais heureusement pour moi, cela m'a aidé à faire mon livre, *La tête bien faite*, et tous mes livres pédagogiques suivants. L'autre jour, le 28-29 mars (2012), à l'UNESCO, à l'occasion des deux journées sur l'innovation pédagogique¹⁴ organisées par la direction de l'enseignement, j'ai parlé à un aréopage d'enseignants de toute catégorie, mais surtout du primaire, du collège et du secondaire.

Là, l'adhésion a été généralisée, j'ai même reçu une ovation, ils se sont levés. J'ai donc vu une différence énorme quinze ans plus tard. Il y a un changement de climat, mais de même que les idées réformatrices gagnent du terrain, la contre-réforme gagne encore plus de terrain, et se renforce de plus en plus.

Prenez le cas de la France. En 1990, le directeur du CNRS, qui s'appelait Monsieur (François) Kourilsky, a réuni une sorte de

grand aréopage de tous les mandarins de la recherche. Il m'a fait parler, j'ai défendu l'idée que la fécondité dans les sciences ne s'est jamais faite à l'intérieur d'une discipline, mais toujours en marge. Kourilsky était d'accord avec moi, mais les mandarins n'ont jamais changé.

La nouvelle directrice du CNRS, Madame (Catherine) Bréchnac, entend bien que le développement de l'interdisciplinarité s'entend au sein du Paradigme de la Complexité, mais elle le voit surtout sur le plan des systèmes complexes.

Elle aussi m'a fait parler devant les mandarins, et encore une fois les mandarins n'ont absolument pas bougé. Autrement dit, au sommet et dans la base, il y a des mouvements, mais dans le corps solide intermédiaire, cela ne bouge pas.

¹⁴ Source disponible ici : <http://eduscol.education.fr/pid25272-cid59102/les-journees-innovation-unesco-29-mars-2012.html>.